

PROLOGUE

Mai 1861 – Outham, Lancashire

Edwin Blake baissa son journal, ses yeux se perdirent dans le vide, puis il balaya la pièce du regard et son expression s'adoucit à la vue de ses quatre filles. La chance lui avait décidément souri.

Toutes étaient des femmes à présent, et il ne savait s'il devait se lamenter ou se réjouir qu'elles vivent toujours avec lui, aucune n'étant mariée.

— Tout va bien, papa? l'interrogea Cassandra, le voyant préoccupé.

En tant qu'aînée, elle veillait sur la maisonnée ainsi qu'elle l'avait toujours fait depuis la mort de sa mère lorsqu'elle avait quatorze ans.

— On parle de la guerre en Amérique dans le journal.

— C'est heureux qu'ils veuillent affranchir les esclaves.

Il acquiesça.

— Bien sûr. Seulement... si le Nord et le Sud continuent de s'affronter, qui nous fournira du coton? Faute d'esclaves, qui le fera pousser et le récoltera?

— Il suffira de rémunérer des ouvriers agricoles.

— Où trouveront-ils l'argent? Les guerres sont coûteuses, ma fille. Il suffit de regarder ce qui s'est passé en Crimée il y a quelques années.

Il laissa s'écouler un silence avant d'exprimer ses véritables craintes.

— Et quand bien même ils continueraient de produire du coton, comment nous le livrer ici, dans le Lancashire? La guerre est synonyme de blocus.

— Ce n'est pas la première fois que les temps sont durs, intervint Xanthe. Nous nous sommes toujours débrouillés.

— J'ai beau retourner le problème dans tous les sens, plus personne n'aura de travail ici si le coton vient à manquer.

Ses filles prirent un air pensif. Il les avait toujours encouragées à réfléchir. Le fait d'appartenir aux classes laborieuses ne les obligeait pas à se comporter en mouton, à se laisser dicter leurs opinions par autrui.

— Cette guerre fratricide ne durera probablement pas, suggéra Maia, la plus sensible des quatre. C'est comme si l'une de mes sœurs devenait soudain mon ennemie.

Ses yeux se remplirent de larmes à cette seule pensée.

— Les frères se battent entre eux depuis la nuit des temps, remarqua Edwin. Il suffit de se souvenir de Caïn et d'Abel. Ou encore de votre oncle Joseph, qui ne m'a pas adressé la parole depuis plus de vingt ans. Il n'est même pas venu à l'enterrement de votre mère. Il feint de ne pas me voir quand je le croise dans la rue, comme si nous n'avions pas partagé le même lit et joué ensemble quand nous étions enfants. Tout ça parce que je suis devenu méthodiste.

— C'est plutôt à cause de sa femme, soupira Cassandra. Je crois bien qu'elle nous hait. J'avais peur d'elle chaque fois que je la voyais lorsque j'étais enfant.

— Je ne l'apprécie guère, moi non plus, mais jamais elle ne te ferait le moindre mal.

— Ce n'est pas l'impression qu'elle donne.

— Elle et Joseph n'ont pas eu d'enfants. C'est la vraie raison de sa rancœur à votre égard, à mon avis.

— Ce n'est tout de même pas notre faute.

Edwin ne répondit rien. L'éloignement de son frère était pour lui une souffrance. Il éprouvait périodiquement le besoin d'en parler, afin de chasser son amertume. Sa belle-sœur était une femme acariâtre qui n'avait pas levé le petit doigt pour les aider au moment de la maladie de sa femme. Il avait bien essayé de lui pardonner, ainsi que le voulait sa religion, mais sans y parvenir. Il en avait la conviction, cette femme était mauvaise. Il ne voyait pas comment la qualifier autrement.

— Tu n'as besoin de personne puisque tu nous as, le rassura Pandora en posant une main douce sur ses doigts noueux.

Il posa un regard tendre sur sa fille. Sa propre main était usée par le travail, il se réveillait chaque matin avec des articulations douloureuses, raidies par l'âge. Mais si les mains de Pandora étaient douces et belles, elles étaient déjà rougies par le labeur alors qu'elle n'avait que vingt-deux ans.

— Vous ne devriez plus vivre avec moi. Vous devriez être mariées et mères de famille, toutes tant que vous êtes.

Pandora se leva brusquement et s'agita au-dessus du fourneau. Edwin s'en voulut de l'avoir blessée en parlant sans réfléchir. De ses quatre filles, elle était la seule à s'être trouvé un galant, un gentil garçon plein de vie. Elle aurait été mariée si le pauvre Bill n'était pas mort un an plus tôt, emporté par une pneumonie.

Tout en sachant le sujet délicat, il ne put s'empêcher d'aller jusqu'au bout de son raisonnement.

— Tu as vingt-huit ans, Cassandra, dit-il en posant les yeux sur son aînée. Ne tarde pas trop à te trouver un fiancé, ma chérie. Vieillir sans enfants est bien triste. Vous êtes ma raison de vivre, toutes les quatre.

— Comment pourrais-je me marier? Encore faudrait-il que je dénîche un homme moitié aussi intelligent que toi, répliqua-t-elle avec insouciance.

Il fronça les sourcils dans sa direction.

— C'est donc ce que tu recherches en priorité chez un mari? L'intelligence?

Elle opina.

— Je ne supporterai jamais de vivre avec un idiot, ou avec quelqu'un d'ennuyeux. J'ai bien essayé, à l'époque où Tom Dorrington me faisait la cour, parce qu'il était gentil. Mais ça n'a pas marché. Il ne parlait que de son travail et des voisins.

Edwin se força à sourire pour dissimuler son inquiétude. Ses quatre filles étaient intelligentes, mais Cassandra était la plus vive. Il avait veillé à leur donner la meilleure éducation possible, avec les maigres moyens dont il disposait, afin qu'elles sachent suffisamment bien lire pour continuer à s'éduquer par elles-mêmes tout en travaillant.

Le père et ses filles empruntaient régulièrement des livres à la bibliothèque pour se nourrir l'esprit. Quelle bénédiction que cette bibliothèque! Si seulement elle avait existé lorsqu'il était jeune. La loi obligeait les autorités à consulter les contribuables et à réunir une majorité des deux tiers avant d'engager la moindre dépense. Il s'en était fallu de peu lors du vote, mais, Dieu merci, Outham avait finalement obtenu sa bibliothèque en 1852.

Il n'empêche. Du fait de leur sexe, ses filles auraient sans doute été mieux inspirées de dissimuler leur intelligence. La plupart des hommes voyaient d'un mauvais œil les femmes plus avisées qu'eux.

Non, Cassandra avait raison de chercher quelqu'un d'aussi vif qu'elle. Il n'aurait pas voulu que ses filles se retrouvent enchaînées à des garçons lourds, incapables de réfléchir plus loin que le repas suivant, de vouloir mieux qu'un emploi stable.

— Le repas est prêt, annonça Pandora.

Edwin montra l'exemple en prenant place à table. Le temps d'avaler quelques bouchées, il aborda l'autre problème qui le tracassait.

— Je vais devoir mettre un terme à mes cours de grec.

— Mais tu adores ça ! protesta Cassandra. Pourquoi t'arrêter ?

— À cause de cette guerre. Je me dis qu'il est temps de surveiller nos dépenses et d'économiser au maximum. Les temps vont devenir plus durs que jamais.

Il rompit le pain, reprit sa cuillère et nettoya lentement son assiette, enfin libéré de son fardeau.

Ses filles conservèrent le silence et il ne chercha pas à ranimer la conversation. Le réalisme était encore le meilleur moyen d'affronter l'avenir lorsqu'il était sombre.

1

Au début du mois de novembre, Cassandra perdit son emploi. N'ayant pas travaillé après la mort de sa mère, lorsqu'il lui avait fallu s'occuper de la maison et de ses cadettes, elle n'avait guère d'ancienneté et fut l'une des premières licenciées. Quant à ses sœurs, elles gagnaient désormais leur vie à mi-temps, de sorte que leur père était le seul à bénéficier d'un salaire plein.

Cassandra éprouva la plus grande honte à se retrouver au chômage.

— Je m'occuperai du ménage et des courses, vous pouvez être certaines que je veillerai sur le moindre sou, annonça-t-elle à ses sœurs ce soir-là. À quoi bon chercher du travail? Il n'y en a plus nulle part en ville.

Le lendemain matin, elle se força à sourire en voyant partir les autres, sans pouvoir retenir ses larmes lorsqu'elle se retrouva seule, s'autorisant un court moment de faiblesse. Elle s'essuya les yeux et décida de récurer la maison à fond. L'eau du petit-déjeuner était encore chaude, elle ne voulut pas gaspiller de charbon.

Elle venait de remplir le seau lorsqu'on frappa à la porte de derrière. Elle ouvrit et découvrit le petit garçon de l'une des familles voisines.

— J'ai faim, m'dame, fit Timmy.

Incapable de résister à la tentation, elle lui donna le croûton de pain qu'elle se réservait. Timmy était un enfant du péché. Bien que son beau-père ait accepté

de le prendre à sa charge en épousant sa mère, tout le monde dans le quartier savait que cet enfant bâtard était le mal-aimé de la famille.

Cassandra soupira en refermant la porte. Le garçon portait les marques de son malheur sur le visage. Ses trois demi-frères étaient tous plus grands et mieux nourris que lui. Comment pouvait-on laisser maltraiter de la sorte son propre enfant?

Elle reprit son travail et entreprit de récurer les dalles de pierre de la cuisine. Son père ne s'était pas trompé six mois plus tôt. La guerre en Amérique avait quasiment stoppé les importations de coton, les bateaux ne passaient plus et la petite ville en payait le prix fort. On murmurait que la situation avait peu de chance de s'améliorer, et cette seule pensée terrifiait Cassandra.

Plusieurs familles avaient été prises en charge par le Bureau des pauvres, d'autres vendaient leurs meubles et leurs vêtements un à un de façon à ne pas vivre de la charité publique. Ceux qui en bénéficiaient perdaient toute autonomie. Les responsables du Bureau contraignaient les gens à tout vendre avant d'accepter de les aider.

Ses sœurs et elle réussissaient à s'en tirer, grâce à la prévoyance de leur père qui conservait encore quelques économies dans la boîte en fer-blanc cachée dans son placard, mais le pécule fondait vite car Edwin ne pouvait s'empêcher de donner aux voisins dont les petits criaient famine. C'est une chose de voir manquer des adultes, c'en est une autre de voir mourir de faim des enfants, et ses réserves s'épuisaient.

Et voilà qu'elle venait de donner son déjeuner au petit des voisins. Elle resterait le ventre vide ce jour-là, mais pas ce pauvre Timmy.

*

Quelques jours plus tard, Edwin regagna le domicile triste et fatigué.

— Le propriétaire de l'usine m'a expliqué qu'il n'avait plus que trois mois de coton, raconta-t-il en mangeant ce qui leur servait couramment de repas, un peu de pain et quelques pommes de terre avec un soupçon de beurre. Et encore, il va devoir licencier s'il veut tenir jusque-là.

Il se tourna vers les jumelles.

— Inutile de retourner travailler la semaine prochaine, Xanthe et Maia. M. Darston s'efforce de garder une personne par famille, quand ça lui est possible. Dans notre cas, il s'agit de moi. Il fait de son mieux pour distribuer le peu de travail dont il dispose le plus équitablement possible.

— Comment feront les gens si cette guerre s'éternise? s'inquiéta Maia.

— La reine ne laissera jamais la population du Lancashire mourir de faim, répondit Edwin avec assurance. Quand elle prendra conscience de la situation, je suis bien persuadé qu'elle demandera au gouvernement d'intervenir.

Il avait toute confiance en Sa Majesté, qui menait une vie exemplaire avec son mari et ses enfants, et respectait ses sujets.

Xanthe serra les doigts de sa jumelle entre les siens.

— Je ne voudrais pour rien au monde dépendre de l'aide publique. Et s'ils nous obligeaient à aller à l'hospice? J'aimerais mieux me laisser mourir de faim.

Edwin comprenait sa fille. Le pasteur anglican, qui assurait la gestion de l'hospice chargé d'accueillir les pauvres de son église et des cinq paroisses voisines, était un homme dur qui traitait les nécessiteux comme des criminels. Distribuer la plus petite aumône lui coûtait.

La loi exigeait des hospices qu'ils accueillent les pauvres dans des conditions pires que ce qu'ils avaient connu chez eux, et si la plupart des établissements refusaient d'appliquer cette règle à la lettre, l'asile d'Outham y veillait scrupuleusement. Et tandis que les pensionnaires se contentaient de miettes, le pasteur faisait bombance chez lui, veillant soigneusement à séparer les maris de leurs femmes afin de les empêcher de «forniquer», une mesure qu'il appliquait même aux couples âgés dont ce n'était plus la préoccupation.

Edwin refusait de considérer ce prêtre comme un homme de Dieu, ce qui expliquait sa conversion à la foi méthodiste.

— Nous n'irons à l'hospice qu'en tout dernier recours, déclara-t-il d'une voix douce. Nous avons encore les moyens de tenir un bon moment, mais si l'on vous donne le choix entre l'hospice ou la mort, j'espère que tu choisiras de vivre, ma Xanthe chérie. C'est personnellement ce que je choisirais.

Cassandra lui prit le bras.

— J'ai entendu dire aujourd'hui que la paroisse allait organiser une soupe populaire à l'intention des désœuvrés. Ils serviront des repas trois fois par semaine, le lundi, le jeudi et le samedi. Cela devrait grandement nous aider.

Edwin ne se réjouissait guère à la perspective de se rendre dans l'église anglicane. Il aurait préféré que le pasteur méthodiste, un homme infiniment plus généreux, organise une opération du même type. Les édiles de la ville, pour plus d'efficacité, avaient toutefois décidé de coordonner l'ensemble des actions de charité, et comme l'église anglicane disposait d'une grande salle, c'est là que serait organisée la soupe populaire.

Dans quel monde vivait-on, pour que ses filles soient contraintes de quémander leur pitance?

*

Maia eut la chance de conserver un travail deux jours par semaine. Le lundi où la soupe populaire ouvrit ses portes, ses trois sœurs se rendirent à la salle paroissiale afin d'obtenir des tickets repas. Les gens formaient une longue file devant l'entrée en attendant patiemment leur tour. Un silence pesant trahissait le sentiment d'humiliation qui les étreignait.

Les ouvriers des filatures avaient l'habitude de se serrer la ceinture lorsque l'économie n'était pas florissante, mais jamais ils n'avaient souffert d'une absence quasi totale de travail. Certains avaient fui la ville et s'étaient mis en quête d'un emploi dans le Yorkshire, fief de l'industrie lainière. D'autres avaient tenté leur chance dans le Sud, où les gens s'exprimaient avec un drôle d'accent, où la terre était plus meuble. Il se murmurait que l'on embauchait là-bas.

Ceux qui ne se résolvaient pas à quitter Outham erraient dans les rues comme des âmes en peine. Les femmes supportaient mieux la situation, du moins avaient-elles un intérieur à tenir, des enfants à élever.

Lorsque vint leur tour, Cassandra et ses sœurs durent répondre à quelques questions relatives à leur situation.

Le responsable du comité, un membre de la paroisse, les interrogea d'une voix impatiente avant de déclarer sèchement :

— J'ose espérer que vous vous mettez à genoux devant votre Créateur pour la générosité dont Il fait preuve à votre égard.

Il les congédia d'un geste.

— On vous donnera vos tickets à cette table.

Là, une femme les interrogea à nouveau :

— Nom?

— Cassandra Blake.

Elle vit la femme écrire «Cass Blake».

— Ce n'est pas mon nom.

Leur père avait toujours refusé que l'on écourte leurs prénoms, arguant du fait qu'il les avait choisis pour leur beauté, en l'honneur des déesses grecques dont il avait découvert l'existence dans les ouvrages prêtés par son pasteur.

La femme posa sur elle un regard courroucé avant de s'adresser à sa voisine :

— Cette créature est d'une impudence ! Elle s'autorise à corriger ce que j'écris alors qu'elle nous mendie sa nourriture.

Le pasteur s'approcha.

— Y aurait-il un problème, chère madame Greaves?

— Et comment ! Cette jeune femme a osé corriger ce que je venais d'écrire.

— Pas du tout, protesta Cassandra. Vous m'avez demandé mon nom, et vous en avez écrit un autre.

Le prêtre se pencha sur le registre.

— Cass Blake, lut-il.

— Je m'appelle Cassandra. Personne ne m'a jamais appelée Cass.

— Ma chère fille, vous devriez être reconnaissante à cette dame d'offrir généreusement son temps pour vous aider au lieu de l'importuner avec des détails sans importance.

Il la toisa.

— Quoi qu'il en soit, Cassandra sied bien mal à une personne de votre condition. Je ne sais pas où vos parents sont allés chercher un tel prénom, mais jamais je ne les aurais autorisés à vous baptiser de la sorte dans

ma paroisse. À présent, je vous prie de prendre vos tickets et d'avancer rapidement si vous ne voulez pas que je vous fasse chasser d'ici. La nourriture se trouve là-bas. Je vous rappelle que vous n'avez droit qu'à un ticket par jour.

Elle hésita à lui tourner le dos, piquée au vif, mais elle n'avait quasiment rien mangé depuis plus de vingt-quatre heures, pour avoir donné sa part la veille à son père et à Maia. Tous deux continuaient de travailler et son père paraissait anormalement fatigué depuis quelque temps.

Elle s'approcha de la table où l'on distribuait la soupe et se trouva nez à nez avec la femme de son oncle Joseph.

— Donnez-moi votre ticket et prenez un bol! lui ordonna sa tante en feignant de ne pas la reconnaître.

Une autre femme lui servit une louche de soupe avant qu'une troisième lui tende un morceau de pain rassis et une cuillère fatiguée.

— Voilà. N'oubliez pas de rapporter le bol et la cuillère quand vous aurez terminé.

Cassandra remercia sa tante du bout des lèvres et gagna la table à tréteaux la plus éloignée dans l'espoir d'échapper à son regard mauvais. Elle posa son bol d'une main tremblante. Pourquoi tant de haine?

Elle fut bientôt rejointe par Pandora dont les joues cramoisies et les yeux brillants trahissaient la colère.

— Cette femme a écrit Dora quand je lui ai donné mon nom. Dora! Et le pasteur m'a chapitrée quand j'ai voulu la corriger.

Xanthe, arrivée à son tour, posa son bol d'un geste si brusque qu'un peu de soupe se répandit sur la table.

— Elle m'a inscrite sous le nom de Susan.

Un jeune homme s'installa près des trois sœurs.

— J'ai entendu ce que vous a dit cette femme. Je trouve ça honteux. Absolument honteux. Comment peut-on s'arroger le droit de modifier le prénom de quelqu'un?

Cassandra vit Pandora sourire au jeune homme. Celui-ci battit des paupières. Encore un membre de la gent masculine qui tombait sous le charme de sa plus jeune sœur. Pandora était sans conteste la beauté de la famille, avec ses yeux bleu vif et ses cheveux d'un noir de jais, mais elle ne semblait même pas remarquer l'effet qu'elle produisait sur les hommes.

— Puis-je me joindre à vous? demanda l'inconnu. Je ne connais personne.

— Vous êtes le bienvenu, l'accueillit Cassandra.

Ils entamèrent leur repas. Le pain était si dur qu'il fallait le tremper dans la soupe pour le ramollir. Une pratique mal élevée qui n'échappa pas au pasteur, mais la nourriture était trop rare pour qu'on puisse se permettre de la gâcher.

La salle fut bientôt pleine. La soupe, un brouet de chou et de pommes de terre dans lequel flottaient quelques os, n'était guère appétissante, mais personne n'en perdit une goutte.

— C'est de l'eau, marmonna Pandora. Quant au pain, il est vieux de plusieurs jours.

— Au moins n'est-il pas moisi, sans compter qu'il est gratuit, soupira Xanthe. Je comprends mieux pourquoi père a cessé de fréquenter cette paroisse, à présent que je vois comment on y traite les gens. Ils croient donc que les pauvres n'ont pas d'amour-propre?

Les jeunes filles prirent congé du jeune homme et rentrèrent chez elles d'un pas lent. Cassandra se fit la réflexion que les gens avaient perdu leur entrain, en les voyant avancer d'un pas traînant. Le temps paraissait

long à tous à présent, plus personne n'avait de raison de se presser.

En relevant la tête, elle remarqua que rares étaient les cheminées d'usine encore en activité, alors que le ciel était autrefois noir de fumées. La ville avait bien changé, Outham n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Les sœurs approchaient de leur maison lorsque Pandora exprima tout haut ce qu'elles pensaient toutes.

— On aurait dit que notre tante nous haïssait. Vous ne trouvez pas?

— Si. Évitions de raconter à père que nous l'avons vue. Il en serait perturbé.

— Je lui ai toujours trouvé un regard étrange, ajouta Pandora d'une voix songeuse.

— Inutile d'épiloguer à ce propos, la coupa Xanthe. Je compte me rendre à la bibliothèque chercher de nouveaux livres. Nous avons le temps, maintenant.

— C'est une chance de bénéficier de cette bibliothèque, remarqua Cassandra. Lire ne coûte rien.

*

Joseph Blake ferma son magasin à 21 heures ce soir-là, comme à l'ordinaire. Il fit sortir ses employés et verrouilla derrière eux, puis il monta pesamment les marches jusqu'à l'étage où l'attendait l'appartement confortable qu'il occupait avec sa femme depuis la mort des parents de cette dernière. Il avait dîné avec Isabel à 18 heures. Constatant qu'elle était de méchante humeur, il était redescendu sous prétexte de terminer ses comptes. Tout en surveillant son personnel et en servant lui-même les clients les plus importants, il s'était demandé ce qui pouvait bien agiter sa femme cette fois.

Elle se montrait particulièrement désagréable depuis quelque temps, au point que leur petite bonne en